

Béla JUST

# LES ILLUMINÉS

Roman

Édité en hongrois en 1943

Traduit par Henri BONNEL

*ÉDITIONS DU SEUIL*

1948

*« Quel bonheur de savoir  
que le monde nous prend pour des illuminés ! »*  
(Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus)

## I

Il demeura un moment aux écoutes, immobile derrière la porte fermée, comme s'il eût craint d'être suivi; puis, ne percevant aucun bruit, il s'assit devant la table. Hormis cette fatigue qui lui paralysait le corps, il ne ressentait rien, son cerveau était vide, incompréhensiblement vide; et les pensées qui, quelques minutes auparavant tourbillonnaient dans sa tête, gisaient maintenant pêle-mêle évanouies. Certes ses moines auraient considéré d'un regard étonné cet homme accoudé à une table, fixant le vide avec des yeux hagards, car seuls en cet instant les traits de son visage rappelaient encore le Dom Bernard discipliné et fort qu'il avait toujours été. Et ces traits mêmes s'étaient affaissés, comme si l'abbé de Meylan avait vieilli de plusieurs années depuis - c'était hier qu'ayant pris congé de ses fils, il était parti pour Cîteaux. Son visage ombré par la barbe avait en ce moment la patine sombre des portraits de ces ecclésiastiques vénérables qui, du haut de tableaux noircis, dans un couloir obscur, regardent les passants d'un oeil désabusé et pénétrant. Qui eût osé affirmer que cet homme accablé, au visage torturé, était celui-là même qui, voici quelques heures était l'incarnation de la fermeté et du courage. Il y avait quelques heures...

Il bougea, et le soupir qui jaillit de sa poitrine était un râle, comme si, tendant ses dernières forces, il lui eût fallu lutter contre l'étreinte d'un ennemi invisible. Il était donc insensé cet espoir qui au dernier moment s'était emparé de lui quand Dom Edmond, le plus jeune des abbés, avait fait le tour de la salle en recueillant les votes. Il s'était fait alors un silence si profond que l'on avait entendu le bruit des bulletins tombant sur le plateau de cuivre. Comme ces visages autour de lui paraissaient insensibles! Il aurait

voulu pouvoir lire leur secret avant que le résultat du vote fût rendu public, mais personne ne le regardait : ils baissaient la tête ou contemplaient les fissures du plafond comme pour éviter par compassion de jeter le moindre regard sur cet homme épuisé, assis, courbé en deux sur un banc auprès du mur, le front presque touchant les livres épars sur le pupitre. Ou peut-être avaient-ils peur de lui et éprouvaient-ils des remords en cet instant où d'un seul mot ils décidaient du sort de leur frère. A quoi donc pensait-il, l'abbé de Cîteaux, Dom Étienne, assis dans son fauteuil, sous le portrait de saint Bernard, lui qui dans quelques minutes allait proclamer la sentence du Chapitre ? C'était folie de croire qu'il sortirait vainqueur de ce combat. Mais au fond ce n'était pas un triomphe qu'il recherchait; il serait comblé si seulement on reconnaissait sa bonne foi et si on lui permettait de réaliser son projet.

Quand le moine assis à la gauche de Dom Étienne commença à déplier les bulletins et d'une voix presque indifférente lut les réponses à la question posée : « Dom Bernard est-il coupable et, en conséquence, doit-il être dépossédé de sa dignité et de ses prérogatives d'abbé ? », il releva la tête parce que des cinq premiers votes trois étaient des *non*. Les autres visages aussi trahissaient de l'étonnement, comme s'ils ne pouvaient croire ce que leurs oreilles entendaient. Quand le troisième *non* retentit, l'abbé de Cîteaux posa la plume avec laquelle il notait les votes, puis, se ravisant, n'avança pas la main vers le bulletin. Mais, dans l'attente de la réponse suivante, il se pencha en avant.

Le résultat favorable du début n'était que jeu du hasard. Ensuite, venaient des oui sans interruption, autant de coups de marteau sur la tête de Dom Bernard. Et comme sous une succession de chocs de plus en plus puissants, tout son être fléchissait davantage à chacun d'eux. Ah! que finit ce jeu terrible qui, lentement, inexorablement, achevait de broyer le peu de force qui lui restait! A la fin il y eut encore quelques *non*; il les remarqua à peine. Son attention ne fut à nouveau en éveil que lorsque cette voix qui rappelait le roulement de tambour précédant une exécution se fût enfin tue. Il y eut un silence de quelques secondes;

l'abbé de Cîteaux procéda au dépouillement du vote, puis il se leva. Son geste fut imité par trente-huit moines. Ils se mirent debout en silence, et l'on n'entendit que le froissement de leurs robes, semblable au bruissement d'une faux dans le calme de la campagne. En effet, les yeux un instant clos, Dom Bernard se revoyait enfant, couché dans l'herbe haute, écoutant, le coeur angoissé, le sifflement d'une faux qui tantôt s'approchait et tantôt s'éloignait. Ce souvenir d'enfance qui montait l'assaillir d'un demi-siècle de distance, était d'une pureté si incroyable que tout soudain ses yeux s'embruèrent de larmes. Et c'est à travers elles qu'il vit Dom Étienne élever de la main une feuille de papier : « Après dépouillement des votes, énonça-t-il d'une voix forte, nous constatons que, parmi les membres du Chapitre, vingt-neuf ont déclaré Dom Bernard Martin coupable, et neuf innocent. En conséquence, nous le déposédons de sa dignité et de ses prérogatives d'abbé, pour s'être révolté contre l'esprit et les coutumes établies de notre Ordre. Par égard pour ses mérites passés, nous lui permettons de décider lui-même dans quelle maison de notre Ordre, autre que Meylan, il ira se retirer pour s'y repentir et apaiser la colère de Dieu au cours des années qui lui restent à vivre. » Il se tut et se rassit. Les autres suivirent son exemple; seul Dom Bernard resta debout. Alors tous les regards se fixèrent sur lui et il sentit sur son visage leurs yeux de braise. Mais le souvenir qui tout à l'heure avait resurgi, semblait avoir versé une force neuve en son âme, car maintenant il n'éprouvait plus ni peur ni fatigue. Son visage s'empourpra, l'ardeur qui le possédait fit d'abord trembler sa voix, mais à mesure qu'il parlait, il retrouvait son calme, et pour quelques minutes il redevint le Dom Bernard d'autrefois dont chaque obstacle multipliait les forces. « J'ai compris la signification du verdict — dit-il mais comme je me sens innocent et que je crois à la justice de ma cause, j'en appelle à Rome. Je suis convaincu que la Congrégation des Religieux me donnera raison ainsi qu'aux neuf abbés qui m'ont déclaré innocent. Quant à mon projet, avec l'aide de Dieu, je prouverai qu'il est réalisable. En attendant le jugement définitif de Rome, je retourne à Meylan dont je suis l'abbé élu et béni. Il s'agit là non seulement

d'un droit, mais aussi d'un devoir envers ceux qui m'ont été confiés. »

Non, personne ne s'attendait à pareille réponse. Au lieu de se soumettre à la décision du Chapitre, voici que le révolté se réclamait témérairement de ses droits; au lieu de se repentir, il accusait et proclamait son intention de rejoindre ses moines.

L'abbé de Cîteaux fit signe à Dom Robert, un moine de haute taille avec un nez saillant, l'un des juristes de France le plus experts en Droit canon. Il lui souffla quelques mots à l'oreille, puis, se levant, l'attira dans l'embrasure d'une fenêtre. Les autres attendaient, muets, jetant de temps à autre un regard sur Dom Bernard, toujours debout et impassible. Si quelqu'un fût entré en cet instant dans la salle du Chapitre de l'abbaye de Cîteaux, il eût pris ce moine inflexible, avec les bras croisés, pour le juge de ceux qui étaient là, assis sans bouger, le long du mur, osant à peine tourner les yeux vers lui.

Au bout d'un moment Dom Étienne regagna sa place.

- Je vous engage, dit-il, à rejoindre votre cellule. Le Chapitre établira si, d'après les lois canoniques, vous avez le droit de retourner à Meylan, vous qui venez d'être dépossédé de la dignité et de vos droits d'abbé. Nous vous ferons connaître notre décision.

Comme si les quelques minutes d'attente qui s'étaient écoulées entre son acte d'appel et la réponse de l'abbé de Cîteaux eussent épuisé toutes ses forces, Dom Bernard fut subitement saisi d'une telle faiblesse, qu'il dut s'appuyer du poing sur la petite table. Comment réussit-il à atteindre la porte de la salle ? Il ne le sut point. Il se souvint seulement qu'il lui fallut lutter pour chaque pas et qu'il y eut un moment où il crut s'affaïsser. Mais il sentit bien qu'il ne fallait pas qu'une telle chose lui arrivât; ces trente-huit moines entre lesquels il avançait maintenant lentement, très lentement, ne devaient pas s'apercevoir qu'il s'était effondré dès le moment où avait commencé la lutte. Ce n'était pas à lui-même qu'il pensait qu'importait le rêve évanoui d'un misérable - mais à ce moine agonisant qui avait offert sa vie pour le succès de son idée et dont le visage venait de réapparaître à ses yeux.

Quel soulagement quand, refermant derrière soi la lourde porte, il put enfin faire halte. Il venait de s'adosser à la porte, lorsqu'il entendit la voix de l'abbé de Cîteaux.

Dom Robert, veuillez exposer votre opinion du point de vue juridique sur l'appel interjeté par notre malheureux frère. » Comme sous le coup d'une commotion électrique, il chancela. C'était donc cela qu'il était devenu, un frère malheureux dont la faute ne prêtait plus qu'à la pitié. Si ces paroles avaient été prononcées en sa présence, il aurait pu croire qu'elles étaient destinées à le faire souffrir ou qu'on les avait prononcées dans l'espoir de le voir revenir sur sa résolution. Mais nul doute, c'était avec son coeur que l'abbé l'avait traité de frère malheureux, et la compassion perceait dans l'indignation même de sa voix. Ce n'était pas assez de le considérer comme un révolté, de l'accuser d'ambitions téméraires, il fallait encore que l'on eût pitié de lui! Le coup porta si durement qu'arrivé au bout du corridor, il s'arrêta court. Il n'était pas encore trop tard pour revenir sur ses pas. S'il retournait dans la salle du Chapitre et interrompait ses frères en leur déclarant : e Je regrette ma témérité, je renonce à tous mes desseins, pardonnez-moi au nom de Dieu et indiquez-moi l'abbaye où je dois me retirer », alors tout serait aplani. Eux tous dans cette salle lui pardonneraient non sans joie parce que, grâce à son repentir, un problème des plus complexes se trouverait résolu; et ils suivraient l'inspiration de leur coeur. Se retirer dans une abbaye, obéir aveuglément au lieu de chercher à commander, ne pas sentir à chaque instant sur ses épaules la chape de plomb de la responsabilité - quel bonheur! C'était une des plus brûlantes tentations qu'il eût jamais connues dans sa vie tourmentée, et plus tard, se remémorant cet instant, il ne devait pas réussir à s'expliquer comment il avait pu la surmonter; il ne le réalisa pas davantage au moment où son pied sauta la première marche de l'escalier usé. Il grimpa quatre à quatre pour s'éloigner le plus vite possible du Chapitre.

Maintenant, assis là, dans cette cellule étrangère, il sentait l'immobilité engourdir lentement tous ses membres. Il ne pouvait plus, il ne voulait même plus faire front à l'épuisement qui l'accablait.

C'était un camion de passage qui, hier, l'avait conduit de Meylan à Chambéry d'où le train pour Dijon ne partait qu'à dix heures du soir. Les autres fois il faisait un saut chez les Dominicains dont la maison se trouvait aux environs de la ville, et en leur compagnie attendait l'heure du départ. Mais cette fois il n'aurait pas eu assez de force pour pouvoir converser avec eux; aussi était-il resté dans la salle d'attente, s'occupant à ranger ses notes. Le voyage pour Dijon avait duré six heures : pendant quelque temps il était resté assis dans le compartiment sombre au milieu des voyageurs qui, dans ce prêtre barbu, en manteau noir, écoutant leur conversation sans mot dire, avaient cru voir sans doute un missionnaire revenant des pays lointains; puis il était sorti dans le couloir et s'était mis à regarder le paysage qui se dessinait en silhouette. Combien différents étaient ses sentiments et ses pensées quand, naguère, au printemps précoce, il avait parcouru cette même ligne, emporté à toute vitesse dans la nuit. Il se rendait alors à Paris pour passer contrat avec le propriétaire de Coray, un gros commerçant de Saint-Brieuc.

« Je vous donne le monastère par-dessus le marché avait fait en riant le vendeur, de bonne humeur à la pensée de la coquette somme qu'il allait toucher pour un terrain sans valeur, mais vous n'irez pas loin avec la bâtisse. La dernière fois qu'elle servit, ce fut d'étable, au moment de la Révolution. Il y a aussi un vivier près du bâtiment, avait-il ajouté avec noblesse, mais malheureusement il est tout envasé. »

Il était arrivé à Dijon à quatre heures du matin; personne ne l'attendait, et il n'y avait pas eu moyen de trouver une voiture pour se faire conduire à Cîteaux. Dom Bernard s'était mis en route à pied pour le trajet de dix-huit kilomètres. A son arrivée, les religieux étaient à l'office; hâtivement il avait fait un peu de toilette et était descendu lui aussi à l'église.

Mais les fatigues mêmes du voyage ne comptaient plus auprès de la tension des derniers jours et le harcèlement causé par le combat ininterrompu depuis le matin. Et maintenant, qu'allait-il arriver? La décision du Chapitre n'était pas douteuse, on lui permettrait de retourner à Meylan. Vaudrait-il mieux partir le soir



même et refaire en sens inverse, toujours à pied et de nuit, le trajet de la veille afin d'arriver à l'abbaye le lendemain dans la matinée ? Ou bien passer la nuit ici ? Et en arrivant, que dirait-il au Père Anselme et aux autres ? L'arrêt du Chapitre ne les inciterait-il pas à réfléchir ? S'allier au révolté, obéir au désobéissant, suivre le somnambule, placer son idéal en ce frère misérable... Il sentit si pesante sa tête qu'il dut l'appuyer sur son bras. Et que faire si tous l'abandonnaient ? « Je me mettrai en marche seul, je commencerai seul et s'il le faut je continuerai seul », dit-il à mi-voix, comme s'il voulait apaiser ses doutes. Puis il s'endormit.

Quand il se réveilla les images de son rêve persistèrent encore un temps et il crut que c'était en songe qu'il se retrouvait dans cette chambre inconnue. Comme il ne portait pas de montre, il ne put savoir combien de temps il avait dormi. La chambre était plongée dans l'obscurité, le prie-Dieu dans l'angle ressemblait à un animal cabré, et la plaque de lumière grisâtre de la fenêtre était à peine visible. Mais sans aucun doute possible, le tintement de la cloche ce n'était pas en songe qu'il l'entendait les moines devaient avoir fini depuis longtemps leur collation. S'ils ne voulaient pas s'asseoir à la même table que lui, pourquoi n'avaient-ils pas fait porter dans sa cellule la soupe et le morceau de fromage ? Et surtout, pourquoi l'abbé de Cîteaux ne l'avait-il pas appelé après l'ultime décision du Chapitre ? Ou peut-être étaient-ils toujours en train de délibérer ?

Le repos lui avait ravivé les idées, mais son corps restait engourdi après ce sommeil incommode. Que faire maintenant ? Lui fallait-il attendre patiemment jusqu'à ce qu'on vînt le chercher ou devait-il descendre ? Sur son visage s'ébaucha un sourire : il venait d'éprouver une sensation physique depuis longtemps oubliée et presque inconnue : la faim. Lui qui dans les périodes de jeûne supportait facilement de ne prendre qu'un repas par jour, il imaginait maintenant avec un désir étrange cette soupe fumante, odorante, pleine de pain et de légumes qui constituait l'habituel repas du soir des moines de Meylan. Il se leva et s'approcha de la fenêtre. On ne pouvait déjà plus rien distinguer du jardin, mais une lampe qu'il ne voyait pas et qui devait se trouver fixée sur le mur,

à l'angle du bâtiment, éclairait la façade antérieure du monastère et la route conduisant à Dijon. Le calme du soir fut rompu par le bruit d'une automobile qui démarrait; Dom Bernard suivit du regard la voiture qui disparut rapidement dans la nuit. « C'est sans doute pour le train du soir. Ainsi je dois rester ici jusqu'au matin. Peut-être cela vaut-il mieux. »

Cependant, à l'appel des complies, il descendrait à l'église. Ensuite il irait trouver l'abbé, afin de s'enquérir de la décision du Chapitre. Et que ferait-il si, contre toute probabilité, ils avaient décidé de lui interdire de retourner à Meylan ? Non, ils n'en avaient pas le droit. Si toutefois ils avaient adopté cette solution, il passerait outre et partirait aussitôt. On ne pouvait le retenir de force. Il se rappela le mot mi-plaisant, mi-sérieux, de l'abbé de Chaulieu : « Quel dommage que nous ne vivions plus au moyen âge. Si j'étais votre supérieur, je vous incarcérerais dans la prison du monastère! » Mais depuis longtemps les *in pace* des monastères servaient de greniers ou étaient utilisés, comme à Meylan, pour remiser des outils.

Il devait y avoir une demi-heure qu'il se tenait debout auprès de la fenêtre, quand enfin la cloche sonna. Oui, il allait descendre à complies : au soir de cette journée orageuse, il n'oublierait pas ses devoirs envers Dieu. Mais quand, après avoir traversé la cellule obscure, il appuya sur la poignée de la porte, il eut une exclamation de surprise, car la porte était fermée à clef. Aucun doute : pendant qu'il dormait, quelqu'un avait donné un tour de clef du dehors et il était maintenant prisonnier de l'abbaye de Cîteaux. Il promena son regard autour de lui, comme s'il voyait cette chambre pour la première fois, puis s'approcha à nouveau de la porte. L'une des manifestations de notre inconséquence n'est-elle pas d'ainsi douter de nos sens jusqu'à nous opposer, invraisemblablement, à l'évidence ?

Ce n'est qu'après la troisième tentative infructueuse que Dom Bernard commença à réfléchir. Nul doute, la porte n'avait pas été fermée sur lui par mégarde. Le Chapitre avait bien été obligé de reconnaître que jusqu'au rejet de son appel il restait abbé de Meylan et, comme tel, libre de rejoindre son monastère. Or, une

fois de retour, il aurait pu aisément parvenir à susciter la révolte parmi ses moines, ce qui n'aurait fait qu'aggraver le scandale. Si Meylan déclarait se séparer de Cîteaux, on ne saurait l'en empêcher par force. Il y a trois siècles, le roi et les dragons du Parlement auraient mis un terme à l'affaire. Mais à présent l'État n'avait d'autres soucis à l'égard des moines que de veiller à ce qu'ils payassent régulièrement leurs impôts et remplissent leurs obligations militaires. Il fallait donc empêcher à tout prix le retour du révolté à Meylan.

Dès qu'il fut remis de son émotion, sa résolution fut prise : regagner Meylan à tout prix et le plus tôt possible. Mais comment sortir de cette cellule ? Il examina de près la porte : avec la seule force humaine, impossible de la fracturer. De plus, même s'il réussissait par un moyen quelconque à gagner le couloir, il ne pourrait, sans être aperçu, sortir du monastère qui, à cette heure, avait déjà fermé ses portes pour la nuit. Le frère portier avait certainement reçu l'ordre de ne laisser sortir personne. Jusqu'à quand voulait-on le garder enfermé ici sans manger ni boire ? S'ils s'imaginaient que les privations ou les avanies allaient le briser, lui, l'abbé de Meylan, du fait qu'il était habitué à commander, ils se trompaient dans leurs calculs. Mais, comment sortir de là ?

Il s'approcha de la fenêtre et regarda vers le bas. A la lumière de la lampe extérieure, il eut tôt fait de constater que sa cellule se trouvait au premier étage, à proximité de l'angle du bâtiment. Mais ceux qui avaient dressé le plan du monastère n'avaient pas eu l'idée que, des siècles plus tard, un abbé voudrait s'en évader, et ils avaient construit de hauts étages. Sauter de cette hauteur équivalait à une tentative de suicide; dans la meilleure hypothèse il se casserait une jambe, et comment parviendrait-il alors à Dijon ? Dans l'état de bouleversement où se trouvait son esprit, il ne s'avisa même pas de la folie de son dessein l'abbé de Meylan, le confident de l'évêque d'Annecy, l'homme qu'honoraient non seulement ses moines, mais aussi de nombreuses personnes éminentes, regrettant de ne pas avoir à sa portée une pince pour forcer la porte de sa cellule ou quelques mètres de corde à l'aide desquels, sans la moindre hésitation, descendre de la fenêtre. Il

ouvrit cette fenêtre et se pencha au dehors. Immédiatement au-dessous de lui une corniche d'une vingtaine de centimètres de large courait jusqu'à l'angle du bâtiment; à cet endroit, la lumière de la lampe extérieure faisait briller le câble d'un paratonnerre.' Le mieux serait de s'enfuir immédiatement, pendant que les moines étaient à complies. Par prudence il referma la fenêtre; puis il commença à faire ses préparatifs. Il mit son manteau noir et ce chapeau oblong que portent les trappistes lorsque leur devoir les appelle à faire quelque déplacement hors de leur monastère. Il rangea hâtivement ses livres dans la petite valise qu'il avait emportée, écrivit de sa belle écriture sur une feuille de papier : « Propriété de l'abbaye de Meylan », et posa cette feuille sur la valise. Ayant besoin de ses deux mains, il ne pouvait songer à se charger. Et s'il jetait la valise en bas, le bruit risquerait d'attirer l'attention. Il rouvrit la fenêtre et se hissa sur le rebord. Que penseraient les moines de Meylan s'ils voyaient en ce moment leur abbé se laisser descendre doucement sur la corniche après en avoir éprouvé la solidité en se retenant au rebord de la fenêtre, puis, se collant au mur et s'agrippant aux pierres rugueuses, se diriger lentement vers l'angle de l'édifice ? A mi-chemin il s'avisa qu'il aurait dû pousser la fenêtre. Tant pis, il était trop tard pour y retourner. Pourvu que d'en bas personne ne l'observât : si un étranger le surprenait, il le prendrait pour un cambrioleur et donnerait l'alarme; et si c'était un moine qui le découvrait... Mais la véritable difficulté ne commençait qu'une fois arrivé à l'angle. La lampe mettait le fugitif en pleine clarté : sa silhouette rappelait dans son immobilité ces statues qui déparent les façades des monastères, restaurés au XIX<sup>e</sup> siècle. D'un geste hardi, il dévissa l'ampoule qui brillait au-dessus de sa tête. L'obscurité subite l'atteignit comme un coup dans la poitrine : il fut saisi de vertige et si, instinctivement, il ne s'était cramponné au paratonnerre, il serait tombé dans le vide. Il ignorait encore comment il réussirait à descendre dans l'obscurité, mais du moins le danger d'être découvert ne le menaçait-il plus. Quand on s'apercevrait que la lampe était éteinte, il serait déjà loin. Il attendit que ses yeux se fussent un peu accommodés à l'obscurité et commença à descendre. Il avait de la chance : sans doute était-ce

des moines qui avaient installé le paratonnerre, car le câble épais était rudimentairement fixé au mur par d'énormes crochets qui se suivaient à des distances assez rapprochées et auraient pu supporter quelqu'un de bien plus lourd que lui. Mais dans l'obscurité il était difficile de trouver ces crochets, et son manteau boutonné jusqu'en bas le gênait, paralysant ses mouvements. Il ne devait être qu'à quelques mètres du sol quand il glissa soudain; dans sa surprise, plutôt que de lâcher le câble, il l'empoigna plus fortement. Il sentit une douleur brûlante, le fil de métal labourait littéralement la paume de ses mains, mais à ce moment il ne se souciait de rien. Il atteignit le sol, enjamba les parterres de fleurs et ne s'arrêta qu'auprès du mur qui séparait le jardin du monastère du monde extérieur. On eût dit qu'une main prévenante avait placé à dessein l'échelle qui se trouvait appuyée contre un noyer près du mur. L'édifice sombrait dans les ténèbres; on ne voyait que la lumière d'une lampe éclairant le cloître. Et dans le silence on entendait distinctement les derniers accords du *Salve Regina*

*O clemens.*

*O pia,*

*O dulcis*

*Virgo Maria...*

Dom Bernard se découvrit et croisant les bras, chanta tout bas, en même temps qu'eux, la mélodie suppliante. Quand le choeur se fût tu, il escalada le mur, sauta de l'autre côté, puis s'engagea sur la route de Dijon d'un, pas précipité qui progressivement s'accéléra jusqu'à presque être de la course.

La marche le calmait, la tension nerveuse qui n'avait fait que croître depuis le matin et avait atteint son paroxysme quand il s'était rendu compte qu'on le traitait en prisonnier, tomba d'un coup. L'air de la fin de septembre avec son odeur de brûlé le ranimait, et ce n'est que peu à peu qu'il en vint à mesurer toute la portée de son acte. Si déjà on le considérait comme un révolté qui refusait de se soumettre au jugement presque unanime du Chapitre, comment allait-on maintenant juger sa fuite? Certes, il était indigne d'un abbé cistercien de s'évader de Cîteaux en pleine nuit comme un fugitif, au scandale de l'assemblée des abbés et

surtout des jeunes du monastère. Car la nouvelle d'une pareille témérité ferait vite son chemin, on aurait beau faire de la vouloir tenir secrète. \* Mais pourquoi m'y a-t-on contraint ? » dit-il à mi-voix, en regardant autour de lui comme s'il craignait que quelqu'un eût entendu ses paroles. Il faisait si noir qu'il avait peine à distinguer la route. D'êtres vivants, nulle trace. Il était neuf heures et demie, s'il maintenait sa marche à cette allure, à minuit il serait à Dijon.

Par sa fuite il allait perdre la confiance de ceux-là mêmes qui avaient voté pour lui. L'abbé de Beaulieu était-il de leur nombre ? Jamais il ne saurait quels étaient les abbés qui avaient protégé ses desseins; il ne connaissait que ceux qui avaient voté contre lui. Et tandis qu'il avançait sur la route déserte, il revivait les émotions de la séance de l'après-midi, à partir du moment où ils avaient fait leur entrée dans la salle du Chapitre. Au début l'atmosphère avait été tout à fait calme : ils avaient discuté de l'aide à fournir à l'abbaye de Notre-Dame des Neiges qui vivait dans la gêne, puis de l'intérim de Dom Joseph empêché par une grave maladie d'exercer ses fonctions d'abbé. Mais quand l'abbé de Cîteaux était passé au point suivant de l'ordre du jour et, imposant le calme à sa voix, avait déclaré : « Nous allons entendre la cause de l'abbé de Meylan », Dom Bernard avait senti sur lui le regard de trente-huit religieux. Dom Étienne avait alors rapporté que quelques semaines auparavant Cîteaux avait appris de différentes sources que Dom Bernard était mécontent des coutumes et des habitudes de vie actuelles de l'Ordre et envisageait la fondation d'une communauté nouvelle. « Nos informations étaient assez bonnes; toutefois nous n'avons point voulu faire crédit à ces nouvelles et, nous n'avons commencé à prendre en considération les conséquences probables de l'affaire qu'au moment où nous avons reçu de la Congrégation des Religieux la copie du mémoire de Dom Bernard ainsi qu'une invite de Rome au Chapitre général d'avoir à donner son avis sur le projet de l'abbé de Meylan. Comme Dom Bernard n'était pas à Cîteaux au moment de l'ouverture du Chapitre et ne s'était même pas excusé pour son absence, d'accord avec les membres du Chapitre, je l'ai sommé par télégramme de s'y rendre

immédiatement. » Dom Étienne s'était tu, avait promené son regard sur les religieux immobiles, puis, élevant la voix, avait continué : « Voilà les antécédents. Je dois l'avouer n'aurais-je devant moi la lettre de la Congrégation des Religieux, avec la copie du mémoire de Dom Bernard, que je douterais de la véracité de ces informations et je sommerais simplement notre frère de démentir d'un mot ce qu'on raconte à son sujet. Car il est absolument incroyable qu'un abbé de notre Ordre qui, à double titre, se doit d'observer fidèlement ses vœux, se laisse entraîner, éludant ses supérieurs, à solliciter directement l'approbation de Rome pour un projet dont la réalisation équivaldrait à une rupture ouverte avec les coutumes et les lois consacrées de notre Ordre. Il peut se réclamer des enseignements de l'histoire religieuse, il peut fournir la preuve que son dessein est né du désir d'une vie accomplie, aux yeux de l'Ordre il n'en est pas moins un révolté, ou, dans l'hypothèse la plus favorable, la victime d'une idée fixe qu'il convient de réduire par une punition sévère. Avant de le faire, nous voulons sans prévention ni colère donner à notre frère l'occasion de se repentir de sa démarche mal fondée, en l'invitant à rétracter par devant le Chapitre le mémoire adressé à la Congrégation des Religieux, et à faire amende honorable de la désobéissance qu'il a commise en s'adressant à Rome hors notre connaissance et notre assentiment. » A ce moment Dom Bernard avait senti clairement que sa cause était perdue ici, quoi qu'il pût dire pour la défendre. L'abbé de Cîteaux avait bien engagé l'affaire : il s'était refusé à examiner si en soi le projet était louable et si les conditions requises pour sa réalisation étaient satisfaisantes; il se fût, alors, aventuré sur un terrain où l'abbé de Meylan attendait son attaque de pied ferme : il eût été difficile de démolir le rempart de textes qui s'élevait devant lui.

Nul doute, ici sa cause était perdue : toutefois son devoir était de défendre son idée et de prouver que ce n'était ni l'ambition, ni l'amour-propre qui le guidaient lorsqu'il prétendait vivre à Coray en conformité avec la Règle. Il s'était, levé et avait commencé sa plaidoirie qui, dans ses grandes lignes, cadrerait avec le monologue tenu le matin même lors de son arrivée en présence de l'abbé de

Beaulieu. Seulement, cette fois, au lieu d'un religieux sympathisant et anxieux de son sort, c'étaient trente-huit juges inexorables qui l'avaient écouté. Quand parfois il avait observé l'un ou l'autre des moines, jamais il n'avait noté le moindre signe de parti-pris ou d'hostilité, et il ne pouvait même pas les accuser d'avoir écouté ses explications par pur devoir. Et pourtant, comme si elles se fussent heurtées à une cuirasse invisible, il avait eu l'impression que ses paroles ne portaient pas sur ceux qui étaient assis là, tout près de lui. Il s'était senti abandonné au point que, lorsque quelqu'un toussotait ou se penchait en s'appuyant le front sur la main, il y voyait un indice favorable, et il s'était senti allégé quand il fut arrivé au terme de son discours : « Non, celui qui se trouve devant vous n'est pas un révolté. Se révolter c'est vouloir sortir d'une prison où l'on a été incarcéré contre sa volonté: Meylan n'est pas une prison et son abbé ne se sent pas prisonnier parmi ses religieux. Mais il aspire irrésistiblement à la vie parfaite et il est fermement convaincu que la réalisation de son projet le rapprocherait du but. Je vous prie de faire taire en vous toute antipathie mesquine et injustifiée, et de consentir à ce que j'exécute cette tentative avec ceux qui: m'auront suivi. La lettre envoyée par Rome à Cîteaux prouve avec quelle objectivité la Congrégation des Religieux traite ma demande. Et s'il est vrai que j'aie péché contre la Règle en envoyant directement ma demande à Rome, la méfiance avec laquelle vous traitez mon projet ne me justifie-t-elle pas ? Aurais-je eu la moindre chance d'être compris si je m'étais adressé directement à vous ? Si oui, faites-moi blâme de mon doute et rendez possible mon départ pour Coray, après que nous nous serons fraternellement dit adieu. »

Il marchait depuis plus d'une heure et demie quand il arriva dans un village. La rue était déserte, mais la porte d'un café s'ouvrit au moment même où il passait. La lumière éclaira sa silhouette noire et les trois hommes qui sortaient du café le considérèrent avec un étonnement non dissimulé. Une seconde, Dom Bernard eut l'idée d'entrer et de manger quelque chose; mais ayant remarqué le regard inquisiteur des trois hommes, il poursuivit son



chemin. Quelques minutes après, la nuit, substance fluide et subtile, l'enveloppa de nouveau.

Quand il s'était assis, sa plaidoirie terminée, il avait lu sur les visages qui lui faisaient face qu'il avait eu tort d'accuser ses frères de parti-pris mesquin. Mais lui, qui s'était destiné autrefois à être avocat, n'avait que du - mépris pour les habiles et il estimait qu'il se serait avili et aurait souillé son idéal en parvenant à son but par des finasseries retorses. L'abbé de Cîteaux avait promené son regard sur l'assistance, puis il avait dit : « Avant que j'ouvre le scrutin, y a-t-il quelqu'un parmi les révérends abbés qui désire intervenir ? » Si à ce moment l'un de ceux qui dans une demi-heure allaient voter pour son innocence se fût levé et eût pris sa défense, il se peut que les choses eussent pris une tout autre tournure. Sans doute, la plupart des abbés avaient-ils noté dans la pratique actuelle tels ou tels points dont l'observance faisait effectivement obstacle la vie parfaite et à l'approfondissement spirituel. Que l'un d'entre eux eût prononcé spontanément quelques mots favorables, et les autres, qui à tout prendre étaient ses frères et non ses ennemis, eussent manifesté aussitôt leur sympathie. L'invitation de Dom Étienne avait été suivie par un silence de quelques instants et il semblait que personne n'eût l'intention de s'avancer. Alors, l'abbé de Rosmadec s'était dressé lentement, s'était tourné vers Dom Bernard, comme s'il eût été seul avec lui dans la salle, et s'était mis à parler : « Pour mon compte, je ne me suis pas préparé pendant des semaines à réfuter ce que nous sommes venus entendre ici, je n'ai même pas apporté d'ouvrages sur lesquels m'appuyer pour prouver que je suis dans le vrai. Aussi mon dessein n'est-il pas de réfuter point par point les explications incontestablement séduisantes de notre frère ; ce que je veux, c'est prouver par un ou deux exemples pris au hasard que ses arguments ne sont pas toujours solides.

« Quand notre grand réformateur, Armand de Rancé, dont s'il est de mode depuis quelque temps de contester les mérites ou de les amoindrir, reprochait aux Mitigés de ne pas observer - moi aussi je cite mot à mot - les jeûnes prescrits par la Règle, de porter des chemises de lin, de dormir en chemise de nuit, dans des lits de

plume, entre deux couvertures, de se lever certains à quatre heures et d'autres à cinq, de délaissier le travail manuel, d'enfreindre nuit et jour la règle du silence, de négliger la prière et les lectures spirituelles, de ne rien faire d'autre en dehors des offices que bavarder dans la cuisine avec les domestiques et les servantes ou vagabonder dans les champs, les bois et les villages, de posséder la plupart sinon tous de l'argent, de sacrifier, tant religieux que supérieurs, à la passion des jeux de hasard et de la chasse, de rechercher ce que saint Paul appelle *commessiones compotationes*, je répète, quand notre réformateur reprochait tout cela aux Mitigés et retournait à la Règle, il avait raison. Mais le Révérend abbé de Meylan ne saurait alléguer que pareils faits se soient produits dans l'une quelconque de nos abbayes. Si nos abbés s'enorgueillissaient encore de carrosses à six chevaux, de tables princières, de meubles précieux, de couverts d'argent, de valets en livrée, je serais le premier à suivre Dom Bernard. Mais, nous le savons bien, ce n'est pas du tout le cas. Au contraire, lui-même a indiqué que, dans son intention, le rétablissement de la Règle aurait, entre autres effets, celui de modérer les coutumes sévères de notre Ordre. Dom Bernard a déclaré vouloir observer non seulement l'esprit de la Règle, mais aussi la lettre, ne se souciant pas de ce que la lettre tue. Or, je vous le demande : peut-on sérieusement songer à exécuter mot pour mot, à quatorze siècles de distance, les ordres que Saint Benoît avait donnés, en rapport avec les conditions sociales, morales, religieuses de son temps ? Je ne citerai qu'un exemple : la Règle ordonne expressément à l'abbé de châtier corporellement les religieux méchants, orgueilleux et désobéissants qui ne veulent pas entendre raison. *Improbos autem et duros ac superbos vel inobedientes, verborum vel corporis castigatione in ipso initio peccati coerceat*. Comment Dom Bernard entend-il appliquer ce précepte ?

« Et puisque nous en sommes à la Règle, je veux rappeler à l'abbé de Meylan le chapitre où il est traité des différentes espèces de religieux. Saint Benoît en distingue quatre : les cénobites, c'est-à-dire ceux qui sous l'autorité d'un abbé et suivant des règles définies vivent en communauté; les anachorètes; c'est-à-dire les ermites vivant dans le désert, seuls parce qu'ils savent déjà

comment, abandonnés à eux-mêmes, lutter contre le diable; les sarabaïtes, dignes de mépris, qui s'établissent seuls, ou à deux ou trois, jugeant sain ce qu'ils inventent ou ce qu'ils préfèrent, et condamnant comme néfaste ce qui ne leur plaît pas : *Quidquid putaverint vel elegerint, hoc dicunt sanctum, et quod noluerint, hoc putant non licere* ; et enfin les gyrovagues qui, continuellement en train de vagabonder, passent trois ou quatre jours dans un monastère, ne trouvent nulle part leur place et, esclaves de leurs passions, sont pires encore que les sarabaïtes. Peut-être serait-il salutaire que Dom Bernard et ses fidèles de Meylan choisissent un jour ce chapitre comme objet de leur méditation. Car il est fort possible que l'espèce des sarabaïtes et des gyrovagues ne soit pas encore éteinte et se croie supérieure à celle des cénobites.

« Ce n'est pas par hasard si c'est justement moi, abbé de Rosmadec, qui adresse l'ultime avertissement à celui qui, de son propre aveu, est mécontent de l'esprit et des coutumes de notre Ordre. Dom Bernard commença sa vie monastique à la maison même dont je suis présentement l'abbé. Si mon saint prédécesseur Dom Auguste vivait encore, de cette même place il mettrait en garde son ancien novice contre les conséquences de son geste. C'est ce que je fais moi-même. D'autant plus que ce monastère de Coray où il entend réaliser ses desseins se trouve à trente kilomètres à peine de Rosmadec. Les habitants de la région et aussi mes religieux verraient un défi à ce qu'il s'établît précisément à proximité de nous. C'est avec la parole du psalmiste que je m'adresse à Dom Bernard, avec des mots durs, mais dans l'espoir qu'au dernier moment il se ravisera : *Quare tu enarres justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum ? Tu vero odisti disciplinam et projecisti sermones meos post te.* « Pourquoi as-tu proclamé ma justice, pourquoi ta bouche a-t-elle annoncé mes alliances, toi qui as haï la discipline et qui as rejeté mes paroles derrière toi ? »

Chaque mot l'avait cinglé comme un fouet; mais il avait soutenu les invectives, immobile, les bras croisés farouche.

Tandis que sur la route de Dijon les événements de l'après-midi revivaient dans sa mémoire - presque contre sa volonté, car l'abbé de Meylan n'avait pas l'habitude de rêver une autre partie de

lui-même imaginait déjà les actes à accomplir. Pour des raisons trop faciles à comprendre, Cîteaux agirait certainement auprès de Rome pour hâter le règlement de son appel, mais jusqu'à l'arrivée de la réponse il s'écoulerait bien trois ou quatre semaines. Quelle attitude prendre à Meylan dans l'intervalle ? Il avait pris soin, jusqu'à présent - parfois à contre-cœur - de suivre strictement avec ses religieux les coutumes établies de l'Ordre. Maintenant, au cours de cette brève période à passer à Meylan ; il veillerait à l'exécution encore plus minutieuse de tous les préceptes. Sa conscience l'exigeait et le bon sens également ; combien plus forte serait la position de ses adversaires s'il leur était possible de lui jeter à la face que, dès avant la réponse de Rome, il dirigeait ses moines selon ses conceptions personnelles ? Indépendamment même de sa volonté propre ; cela ne serait pas réalisable : il savait bien que même à Meylan, tout le monde n'approuvait pas ses idées, et, quoique cette question n'eût jamais été abordée, il connaissait personnellement ceux qui ne le suivraient pas à Coray, même si Rome les relevait de leurs vœux. Mais il n'avait jamais compté être suivi par tout le monastère. Il suffisait que le Père Anselme le suivît, puis, à l'expiration de leurs vœux simples, quatre ou cinq des jeunes moines. Et le frère Jean-Baptiste.

Et puisque tous n'étaient pas enthousiastes de Coray, inutile d'attiser les dissentiments en relatant les événements de Cîteaux au cours du Chapitre du lendemain. Il compromettrait la paix intérieure des religieux et les obligerait à prendre parti. Oui, certes, le Chapitre l'avait bien mal jugé en supposant qu'à son retour à Meylan il soulèverait les religieux et les entraînerait à se séparer de Cîteaux. Ce n'est qu'au Père Anselme qu'il raconterait les événements de cette journée orageuse, à ce Père Anselme qui avait en lui une confiance sans conditions et qui comptait le suivre à Coray. Car, si fort qu'il se sentît, il éprouvait le besoin d'être encouragé par un de ses semblables. Si son compagnon estimait qu'il avait tort d'interjeter appel de l'arrêt du Chapitre ou de répondre par la force à la force en s'enfuyant de Cîteaux, il écouterait le conseil de l'ancien ingénieur. Sans doute, même, la nouvelle de l'arrêt du Chapitre et de sa fuite parviendrait-elle d'une

façon ou d'une autre à Meylan. Et l'idée vint le frapper maintenant que Cîteaux ne pouvait pas laisser passer son geste audacieux, car de ce geste on conclurait *a fortiori* qu'il voulait pousser ses religieux à la révolte. Si le Chapitre mandait quelqu'un à Meylan, ce serait avec la seule mission d'annoncer aux moines que leur abbé avait été destitué de sa dignité' et dépossédé de ses droits, qu'en conséquence ils ne devaient plus lui obéir ni surtout se laisser séparer de Cîteaux. Mais si ce danger menaçait effectivement, il serait préférable de tout raconter à ses moines dès son arrivée. A ce sujet encore, le Père Anselme lui serait de bon conseil. L'important était d'être le plus tôt possible à Meylan. S'il pouvait encore joindre un train de nuit à Dijon, demain dans la matinée ou au plus tard à midi, il serait au monastère.

Il n'était pas encore minuit quand il atteignit les faubourgs de Dijon. A cette heure avancée les rues faiblement éclairées étaient presque désertes, mais un agent, en le croisant, le regarda d'un oeil si singulier que Dom Bernard en devint rouge. Et son trouble s'accrut encore quand l'autre s'arrêta derrière lui. « Cette journée m'a épuisé », s'efforça-t-il de se rassurer. Quelques minutes

après il parvint à la hauteur d'un étalage encore éclairé et machinalement jeta les yeux sur la glace latérale ; le rebord de son chapeau était couvert de sang et son manteau noir se trouvait également maculé à la hauteur de la poche. Après trois heures de marche il s'avisait enfin de regarder ses mains : le câble rugueux avait fait une entaille profonde dans ses deux paumes et arraché jusqu'à la peau des doigts. Mais l'excitation de la fuite et les vagues déchaînées de ses pensées lui avaient fait oublier le feu de la douleur. Il regarda autour de lui : l'agent avait disparu et pour l'instant il ne voyait personne à proximité. Que faire ? Il ne saurait traverser la ville ainsi jusqu'à la gare, même en prenant les petites rues. Au contraire, il y attirerait davantage l'attention des passants. Et même s'il réussissait à atteindre la gare sans être aperçu, dans la salle éclairée on remarquerait bien son manteau ensanglanté. Son chapeau, il pouvait le cacher; mais que faire du manteau noir que portent les moines précisément pour ne pas attirer l'attention avec

leur coule blanche ? Chaque minute d'hésitation lui faisait courir le risque de manquer son train.

D'un coup sa décision fut prise : il s'engagea dans une ruelle et se dirigea dans la direction présumée de la gare. Même à présent il n'osait croiser les mains derrière le dos, ni les mettre dans ses poches, par crainte de rouvrir ses blessures. Parcourant en toute hâte les ruelles mal pavées et bordées de maisons basses, les deux bras rigidement écartés du manteau, jetant de temps à autre un regard anxieux derrière lui, il avait l'air d'un malfaiteur traqué qui fuit ses poursuivants et se refuse à abandonner un butin invisible. A un croisement il faillit tomber : l'obscurité lui avait caché une prise d'eau à ras du sol. Il poussa un soupir de soulagement. De l'eau ! Il n'y comptait pas ! Il mouilla son mouchoir à carreaux bleus et avec des gestes prudents lava les taches brunâtres de son manteau. L'eau froide mordit sa main, mais il ne se souciait pas de la douleur, prenant seulement garde à ne pas souiller à nouveau de sang son manteau.

Le cadran lumineux de la gare marquait une heure moins le quart. Il avait bien calculé : dans une heure il y avait un express pour Chambéry, d'où il pourrait prendre l'omnibus du matin pour Frontenex. De là, par des sentiers connus, en deux heures, il gagnerait Meylan. Il mangea quelque chose au buffet désert, puis sortit son bréviaire et s'absorba dans la prière.

## II

« A mesure que Dom Bernard m'exposait les raisons qui l'avaient incité à réaliser son projet écrivait quelques mois après l'événement qui avait fait grand bruit, l'abbé de Beaulieu au prieur des Carmes d'Avon, en réponse à sa demande de renseignements sur son ancien condisciple - et me rendait compte des étapes successives de son évolution spirituelle, je sentais de plus en plus que ni l'intimidation, ni la persuasion ne lui feraient abandonner sa décision. En lui, nulle exaltation de prophète, rien dans la voix qui laissât supposer que son âme fût enflammée par une mission divine, et, tandis qu'il parlait, son regard s'embaumait comme aux souvenirs de son passé. Mais la conscience de n'être dirigé par aucune fin terrestre, et de ne retirer de son projet nul autre avantage qu'un progrès spirituel, lui communiquait une force qu'aucune puissance au monde n'aurait pu briser. Je ne lui accordai pas le moindre mot d'encouragement (au contraire, je m'employai à lui montrer qu'il avait commis une désobéissance) mais en mon for intérieur j'admirais cette âme noble en laquelle semblait s'être éveillé le génie des grands réformateurs. Cependant ce ne fut pas inconséquence de ma part si, à Cîteaux, je ne pris ouvertement fait et cause pour lui. Ce n'est pas la peur qui me retint, la peur, des êtres raisonnables et prudents, celle qu'ils appellent volontiers eux-mêmes, pour se leurrer, sagesse ou réflexion, mais il n'y avait qu'un fragment de mon être qui approuvât la décision de l'abbé de Meylan, celui que chaque homme vivant une vie spirituelle porte en soi prêt à bondir : l'aventurier céleste. Le religieux discipliné et respectueux de la règle ne pouvait que condamner le projet, ce qu'il fit sans hésitation, au moins en présence de Dom Bernard. Quant au vote de l'après-midi...

« Je profitai de la sieste pour rendre compte à quelques-uns de mes compagnons de ma visite de la matinée. Je dois vous dire en toute sincérité que je n'avais pas l'intention de les influencer; la pensée de former un groupe qui eût pris la défense de Dom Bernard à la séance de l'après-midi ne m'effleura même pas. Mais

j'avais l'impression de servir la vérité en communiquant à d'autres les raisons qui avaient poussé l'abbé de Meylan à prendre sa résolution. Quelques-uns - et parmi eux certains dont j'avais soupçonné la sympathie pour les idées de Dom Bernard - m'interrompirent dès les premiers mots pour me dire que, si bien fondé que pût être le projet en cause, ils devaient au nom de la discipline et de l'idéal de l'Ordre, le condamner sans réserve.

Le monde nous regarde déjà, nous autres moines, avec une continuelle défiance, remarqua Dom L..., et souvent même des catholiques intelligents et de bonne volonté considèrent la vie monastique, surtout les Ordres contemplatifs, comme une institution inutile et périmée. Si l'on apprend la désobéissance de l'abbé de Meylan, ce sera une nouvelle occasion de nous mal juger. Il faut donc étouffer toute tentative de subversion avec une sévérité inexorable. » D'autres suivirent mon compte rendu jusqu'au bout, leurs visages trahissaient bien l'écho que les conflits intérieurs de Dom Bernard éveillaient en eux. Ou plutôt évoquaient-ils leurs propres luttes qui ne s'apaiseraient que le jour où la terre recouvrirait leur front. L'abbé de B... déclara qu'il faudrait trouver une solution qui permît à l'abbé de Meylan de réaliser son- projet, sans être une menace pour notre Ordre. Si par la suite cette tentative réussissait, dans quelques années, on pourrait envisager pour l'ensemble de l'Ordre un retour à la Règle : « Après tout, ce sont des passages de cette Règle que nous lisons chaque matin au Chapitre. Rien ne nous empêche de l'observer pleinement », dit-il avec enthousiasme, mais à la séance de l'après-midi il n'osa pas répéter ses paroles devant l'assemblée.

« J'imagine que depuis le retour de Rome de l'abbé de Rancé vaincu, et tonnait contre les Mitigés en présence des abbés venus des quatre coins de l'Europe, la salle capitulaire n'avait pas connu de séance aussi dramatique. Chacun dut reconnaître en soi-même que l'attitude de Dom Bernard était d'une parfaite dignité; quoiqu'il eût lutté jusqu'à la dernière minute pour qu'on lui rendît justice, il ne s'emporta jamais. Lorsque parfois je lui jetais un regard furtif, j'avais l'impression que pour demeurer aussi calme devant ses juges - car c'était en accusé qu'il comparaisait - il devait



être intimement convaincu d'être dans la bonne voie, et n'envisageait plus depuis longtemps l'éventualité de se dédire. L'arrêt prononcé, il ne s'effondra pas; au contraire, les neuf votes qui lui donnèrent raison le mirent en confiance. Et quand, après en avoir appelé à Rome, il quitta la salle sur l'invitation de Dom Étienne, il était pâle, mais il portait la tête haute, et sa démarche était calme.

« Je n'approuve pas, et n'ai pas alors approuvé la décision prise en son absence, quoique je n'aie rien trouvé de mieux à proposer. Nous admîmes qu'en attendant la réponse à son appel, il avait le droit de résider à Meylan, et d'y exercer ses fonctions d'abbé. Mais il fallait aussi tenir compte de ceux qui prétendaient que la présence de Dom Bernard à Meylan pouvait causer à notre Ordre un préjudice irréparable. Et comme personne ne voulait ou ne pouvait proposer une autre solution, nous décidâmes, à l'instigation de l'abbé de Rosmadec, de le retenir de force à Cîteaux, jusqu'à ce que nous ayons averti Meylan de l'arrêt prononcé, et mis les religieux en garde. Nous choisîmes le moindre mal, afin d'éviter le pire.

« Malheureusement aucun de nous ne songea que cette décision peu charitable allait renforcer encore la résolution de Dom Bernard, et lui donner même l'audace de s'enfuir de sa cellule. On ne s'aperçut qu'à l'aube de son évasion. La fenêtre était grand-ouverte, il semblait qu'il fût parti par là, mais je n'arrive pas encore aujourd'hui à comprendre comment un homme de cinquante ans réussit à sauter de cette hauteur sans se blesser gravement. Aucune trace révélatrice, si ce n'est l'échelle appuyée au mur du jardin. Mieux encore, l'abbé de Mazan et d'autres affirmèrent que le parterre de fleurs sous la fenêtre était intact, ce qui, je dois l'avouer, me paraît mystérieux, à moi aussi. Quand, à la sieste du lendemain, nous en parlâmes, l'abbé de B... nous dit : « *Quoniam Angelis suis...* parce qu'il a commandé à ses anges de te porter de peur que ton pied « ne se heurte contre une pierre. » Je croyais que c'était par ironie qu'il avait cité ce psaume, mais en le regardant je m'aperçus qu'il voyait dans la réussite de cette évasion téméraire, sinon un miracle, du moins un avertissement du ciel.

« Le lendemain le Chapitre prit fin, et nous nous séparâmes sans être informés des suites survenues à Meylan. Mais nous savions tous que les événements de là-bas, quelque dramatiques qu'ils pussent être par ailleurs, ne changeraient rien à la situation dans sa gravité. S'il nous eût fallu alors prendre la décision, peut-être eût-elle été tout autre. En tout cas, nous -nous séparâmes dans une atmosphère déprimante, chacun se sentant un peu responsable de la perte pour l'Ordre de ce Dom Bernard qui, même coupable, méritait plus de bienveillante sympathie. Peut-être n'était-ce là qu'une impression personnelle, et celle de quelques abbés qui avaient voté pour lui; tandis que les autres étaient convaincus d'être dans la vérité, tout comme le croyait l'abbé de Meylan pour son cas personnel. Quoiqu'il en soit, on ne pouvait plus empêcher de se produire les derniers événements dont la nouvelle se répandit d'abbaye en abbaye comme un feu de paille, quelques jours plus tard.

« Il me semble que ce n'est pas seulement dans le domaine du temporel que la vérité a deux faces, mais aussi sur le plan surnaturel. Autrement il est impossible de comprendre l'obstination que Dom Bernard manifeste en chacun de -ses actes, ni l'opposition des religieux soucieux de l'unité de l'Ordre, à toute tentative de réforme, C'est de cela que nous parlâmes avec l'abbé de Sept-Fons, tandis que l'auto nous emmenait à Dijon. « Ce qui est rassurant, me dit-il de sa voix douce, c'est que ces antinomies se résolvent en Dieu. Il se peut que l'entreprise de Dom Bernard réussisse, il se peut qu'elle échoue; mais, même dans ce cas, il peut avoir la conscience en paix si son intention était pure. » Puis nous nous tûmes, et je savais que lui aussi priait pour notre pauvre frère. »

Il était près de midi quand Dom Bernard atteignit le col de Meylan, d'où l'on découvrait par beau temps le monastère blotti au flanc de la Belle Etoile. Mais, ce matin, la pluie de septembre commençait à tomber - en montagne cela dure souvent plusieurs jours - et des nuages bas semblaient engloutir toutes choses. Il était parti de la gare de Frontenex dans la bruine intermittente, suivant

d'abord la grand-route, puis, après quelques kilomètres, le sentier abrupt dont il connaissait tous les détours au long du ravin. Autrefois il avait l'habitude de se reposer au moulin de Gémilly en buvant le verre de vin rouge que lui offrait le vieux meunier; il bavardait un instant puis continuait sa route. Mais, aujourd'hui, il avait fui le moulin pour ne pas rencontrer le vieillard qui, à l'aboïement des chiens, sortait toujours de la maison. Il était impatient de se retrouver parmi les siens, dans cette ambiance où les événements de Cîteaux ne l'atteindraient pas de manière aussi effrayante. Meylan, c'était son domaine; ce n'étaient pas des juges sévères qui l'y attendaient, mais des religieux inquiets, le Père Anselme et les autres. Ce serait si bon de se reposer parmi eux après ces deux journées orageuses, où plus d'aventures lui étaient arrivées que pendant ces dix dernières années. Mais son attendrissement, causé par une fatigue surhumaine, ne dura qu'un instant; à la minute suivante il ne pensait qu'à ses devoirs, à la tâche difficile qui l'attendait, exigeant de lui plus d'efforts que jamais.

Parvenu au sommet du col, sans même prendre le temps de souffler, il continua sa route à vive allure. On eût dit d'un animal suant, fumant, peinant pour gagner la tanière où il s'effondrera bientôt silencieusement. S'écartant du chemin carrossable qui suivait le col, il monta presque en courant le dernier raidillon qui longeait le mur du jardin en pente de l'abbaye. Il ne se dirigea pas vers la porte du monastère - les moines étaient au réfectoire, pourquoi les déranger en sonnant - mais vers le portillon du cimetière, près de l'église. Les religieux choisissaient toujours ce chemin pour rentrer. Il traversa le petit cimetière mélancolique, dont les fleurs s'inclinaient, flétries sous la pluie, jeta un regard sur la dernière tombe, celle de ce frère Roland qui avait offert sa vie pour le succès du projet de Coray, puis entra dans l'église et remercia Dieu de l'avoir ramené à Meylan.

Les deux derniers jours l'avaient tellement épuisé qu'il fut pris de vertige en se relevant du froid carreau de pierre. Tout en déboutonnant son manteau noir pour sortir sa clé de la poche de sa coule, il se dirigea vers la petite cellule qui, au bout du couloir du

rez-de-chaussée, lui servait de bureau. Quand il arriva devant la porte basse, il chancela : un scellé y était apposé. On l'avait précédé.

Comment n'avait-il rien deviné en voyant, de sa cellule de Cîteaux, l'auto démarrer ? Tandis qu'il attendait l'arrêt du Chapitre et s'endormait, on avait envoyé quelqu'un à Meylan, qui avait mis ce scellé sur la porte du bureau. Ce religieux devait avoir une autre mission encore : rapporter à ceux de Meylan le jugement du Chapitre, et rendre par avance impossible toute tentative de dissidence. Le matin, on aurait tranquillement ouvert sa porte : voilà, vous pouvez retourner à Meylan, nous n'avons rien à objecter à ce' que vous y attendiez le sort de votre appel.

L'émotion secoua d'un tremblement tout le corps de Dom Bernard non, il ne s'attendait pas à ce coup de théâtre. On s'était donc imaginé que s'il avait manifesté son désir de retourner à tout prix à Meylan, c'était pour amener ses moines, et faire ainsi pression sur les adversaires de son projet ? Non, pas un instant il n'y avait songé, Dieu en était témoin. Il avait voulu revenir à Meylan, simplement pour y attendre la décision de Rome, et naturellement, se préparer à Coray.

Il était là, debout, appuyé au mur, et tandis que son regard fixait l'énorme scellé plaqué sur la serrure, les pensées les plus contradictoires tournoyaient dans son esprit. Il ne tiendrait pas compte de ce scellé, ouvrirait la porte, comme si de rien n'était. Ensuite ? Tenir tête au délégué de Cîteaux, faire du scandale dans cet autre monastère, dans sa propre maison où jamais n'avait encore retenti le moindre mot bruyant ? Convoquer les religieux, c'était risquer que ses explications ne fussent même pas écoutées, mais il se pouvait aussi qu'ils prissent son parti, en dépit des menaces du délégué du Chapitre, et le forçassent à se séparer de Cîteaux. Non, non, il ne voulait ni l'un ni l'autre. Mais il fallait décider vite, car le repas pouvait se terminer d'un moment à l'autre, et si, en sortant du réfectoire, on l'apercevait ici, il serait trop tard. Comme s'il n'en pouvait croire ses yeux, il toucha le scellé, puis reprenant en sens inverse son chemin, il traversa l'église, le cimetière, et quitta le monastère.

Il marchait lentement en titubant, à la manière d'un blessé grave dont chaque pas exigerait un effort immense. Puis il s'assit sur un tronc d'arbre nu qui gisait en bordure du chemin. La pluie commençait à tomber plus serrée, tendant autour de lui un fin rideau de dentelle au travers de quoi l'abbé de Meylan regardait maintenant le monastère, son monastère qui, sous la pluie, évoquait l'image d'un animal de race, élancé, épiait l'horizon avec inquiétude, la tête haute.

Il se souvint de cette autre matinée - mon Dieu, il y avait déjà quatorze ans - où il était monté également à pied, de Faverges, car personne ne l'attendait. Comme son coeur avait battu en apercevant Meylan pour la première fois! Il s'était assis de la même façon au bord de ce chemin afin de contempler le monastère pour lequel il avait quitté Rome. Qu'il était donc jeune, et plein de zèle et d'enthousiasme! Un autre eût reculé à la vue de ces quelques moines ayant toute l'apparence de curés en retraite, qui l'avaient accueilli avec une méfiance ombrageuse. Combien d'habileté, de bienveillance, d'énergie lui avait-il fallu déployer pour les conquérir. Et que la bâtisse était donc misérable... Il comptait sur la venue de jeunes pour l'aider à ressusciter l'abbaye qui dépérissait; mais seul le vent cette année-là avait, de temps en temps, agité la clochette du monastère. jusqu'à ce qu'un jeune ingénieur se fût présenté, le futur Père Anselme, son meilleur collaborateur, et le plus saint de ses religieux. Ensuite étaient venus les autres : le Père André, le Père Marie, le pauvre Père Robert. Que de soucis lui avait donnés ce monastère, que de nuits blanches où il s'était demandé comment payer l'impôt ou les machines neuves achetées à tempérament. Il entendait être vraiment le père des religieux confiés à sa garde, depuis le moment où ils franchissaient le seuil de la maison, jusqu'à cet autre moment où, portés par quatre de leurs frères, ils entreprendraient leur dernier voyage. Il sentait bien la terrible responsabilité qui pesait sur l'abbé d'un monastère. Monseigneur vit loin de ses prêtres, il les voit une fois l'an peut-être, la plupart lui sont inconnus; tandis que lui, l'*abbas*, au doigt duquel brille aussi un anneau, et qui aussi porte une crosse, il passe chaque heure de la journée avec ses enfants.

S'ils tombent malades, il est le premier à remarquer leur regard fiévreux, et si pendant la nuit, quelqu'un en toussant l'arrache à son rêve, à l'instant il quitte sa couche dure pour jeter une couverture sur le malheureux. Que de combats spirituels dont il est le témoin muet, que de nuits obscures de l'âme alors qu'un mur infranchissable semble le séparer de ses moines, et que le seul secours réside, dans le jeûne et la prière. Si jamais un jour il, en parlait, s'il relatait tout ce qu'il avait vu ou simplement deviné autour de lui...

Et le voilà exclu de ce monastère dont la vie s'identifiait si totalement à la sienne. Son monastère. On avait mis les scellés sur la porte de sa cellule, comme si derrière cette porte il avait commis un meurtre. Et, qui sait, peut-être même avait-on fouillé dans son bureau, cherchant des notes, des traces révélatrices du nom des religieux qui le soutenaient, lui, le révolté! On lui défendait de retourner dans cette maison... Et l'abbé de Meylan trouve un goût de sel aux gouttes de pluie qui restent sur ses lèvres. Le brouillard enveloppant le monastère embue ses yeux maintenant, ses yeux noirs, ses yeux brillants d'où s'échappent des larmes. Et, au lieu de les refouler, lui, l'homme discipliné qui n'a jamais connu l'attendrissement d'un sentiment terrestre, il plonge la tête dans ses mains meurtries, et, tel un petit enfant abandonné sur le bord du chemin, il se met à pleurer silencieusement.

Le vrombissement d'une voiture le fit sursauter. Il reconnut la camionnette de leur fournisseur de Faverges. Elle gravit péniblement la route du monastère et s'arrêta devant lui dans un cahot. M. Dardel sauta de son siège et salua l'abbé. A vrai dire il 'était bien un peu étonné de voir méditer sous la pluie ce Dom Bernard qui, d'habitude, lorsqu'on apportait la marchandise à Meylan, était en train de travailler. Mais, avec ces moines, on avait toujours des sujets de surprise. « Quand vous aurez fini vos affaires là-haut, voulez-vous vous arrêter ici et m'emmener à Faverges ? » dit-il au commerçant.

Puis, remarquant l'étonnement de M. Dardel, il ajouta : J'ai quelque chose à régler en bas, vous arrivez bien à propos.

Il avait pris sa décision en un clin d'oeil. Il n'était pas revenu à Meylan pour y allumer la discorde, mais simplement parce que c'était son droit, et qu'il y tenait. Et maintenant, après l'intervention du délégué de Cîteaux, s'il s'obstinait à y attendre la décision de Rome, et à exercer ses prérogatives d'abbé, il causerait de regrettables complications. Il voulait à tout prix éviter cela. Dans ce monastère où régnaient la paix et la charité, il jetterait les graines de la discorde et en serait responsable devant Dieu. S'il rebroussait chemin, on ne saurait même pas qu'il était venu, Cîteaux seule se demanderait pourquoi il s'était enfui, si ce n'était pour revenir à Meylan. Les religieuses de Rumilly seraient heureuses d'offrir l'hospitalité à l'homme qui avait rendu possible leur établissement. Il attendrait chez elles la décision de Rome. Ensuite, il s'en irait à Coray, puisque, aussi bien, il ne restait à la Congrégation des Religieux qu'à décider en quelle qualité il irait là-bas.

La pluie tombait à verse. Dom Bernard mit son chapeau et essuya son visage, il ne s'apercevait pas que ses deux gros souliers baignaient dans une flaque d'eau, comme des bêtes mortes. Il s'avisa à ce moment-là que s'il renonçait à reprendre sa place au monastère, il lui fallait parler au prieur, le Père Edmond, lui remettre l'argent de l'abbaye, différents papiers, et l'informer des affaires en cours. Devait-il retourner là-haut sans se soucier des complications éventuelles ? Il n'arrivait pas à se décider; pourtant la camionnette pouvait arriver d'un instant à l'autre. Il avait bien envie aussi de parler au Père Anselme. Il ne pourrait, par lettre, lui raconter ce qui s'était passé, ni le rassurer sur ses projets de Coray. Cette lettre il ne la recevrait jamais, et l'on porterait contre lui des accusations injustifiées. Il fallait donc lui demander de se faire relever de ses vœux si son intention était toujours de le suivre.

Dom Bernard se tourmentait inutilement, car aussi bien avait-on déjà décidé à l'abbaye que le révolté pourrait franchir le seuil de Meylan une dernière fois. Le fournisseur de Faverges déposa en hâte la marchandise, « de peur que le père abbé ne prenne froid en attendant, assis sous la pluie ». Le Père Joseph, le cellérier planta là M. Dardel, et s'en fut, chercher le prieur pour lui communiquer

cette nouvelle inattendue. Quand il ouvrit la porte, il recula, car les deux délégués de Cîteaux étaient là et, dans son trouble, il raconta ce qu'il tenait du fournisseur. L'étonnement de ces hommes sera facile à concevoir : Dom Bernard qui, d'après leurs calculs, devait se trouver encore à Cîteaux, surgissait à Meylan quelques heures à peine après leur arrivée. Et comme, dans son égarement, le cellérier oubliait de dire que l'abbé comptait redescendre à Faverges avec la camionnette, les deux délégués avaient tout lieu de croire à une tentative de révolte. Dom Bernard qui devait ignorer leur présence - car il était peu probable qu'on lui eût annoncé là-bas leur mission - avait tout de même pu, d'une façon ou d'une autre, revenir! Ils se regardèrent : oui, il fallait empêcher à tout prix que le révolté prît contact avec ses religieux. L'abbé de Rosmadec se tourna vers les deux moines de Meylan pour dire, d'un ton assuré :

- En qualité de représentant du Chapitre de Cîteaux, nous vous défendons de révéler à qui que ce soit, fût-ce d'un seul mot, le retour de Dom Bernard. Personne ne doit sortir du monastère. Nous nous occuperons du reste.

Avant que les deux moines de Meylan fussent revenus de leur stupeur, les autres avaient disparu. Leur but était clair : éloigner le révolté le plus rapidement possible, et, bien qu'ils ne sussent pas encore comment ils y parviendraient, ils étaient sortis nu-tête, sans manteau, en toute hâte. A une centaine de 'mètres, sur le talus, se tenait, ramassée sur elle-même, une ombre noire. Sous la pluie battante, ils se dirigèrent de son côté.

Dom Bernard ne s'étonna nullement d'être tiré de ses réflexions par un bruit de pas clapotant dans l'eau. Tant de choses extraordinaires lui étaient arrivées depuis deux jours, la réalité impitoyable se mêlait, avec tant d'in vraisemblance, à cet étrange songe intermittent, qu'il oublia de s'étonner, comme si tout cela lui arrivait effectivement en rêve. Il voulut se lever pour aller poliment au devant des hôtes de Meylan, mais ses jambes ne lui obéissaient plus, et il resta assis sur ce tronc dénudé, cet îlot au milieu des eaux ruisselantes qui dévalaient du flanc de la montagne.



Les deux abbés étaient en face de lui, mais il ne bronchait pas. Et quand l'abbé de Rosmadec se mit à parler, il dut rassembler toutes ses forces pour percevoir le son de cette voix, car il n'avait pu saisir ses premiers mots.

- Ainsi vous avez eu l'audace de venir ici pour bouleverser davantage encore ce monastère ? dit l'abbé de Rosmadec, et sa voix était si douce et si lointaine qu'on eût dit celle d'un berger là-bas dans la vallée. A Cîteaux, je croyais encore à une certaine bonne volonté de votre part, et vous imaginais possédé- par votre idée fixe; mais maintenant je vous vois tel que vous êtes : vous êtes revenu entre nous, je voudrais bien savoir quand vous êtes parti de Cîteaux! et, vous targuant de votre qualité d'abbé de Meylan, vous voulez ameuter le monastère. Vous croyez que Cîteaux prendra peur si les religieux de Meylan prennent votre parti ? Erreur, grave erreur, et il est même fort douteux que ceux d'ici s'enthousiasment pour votre projet. Demandez, par exemple, au Père Marie son opinion sur vous et vos desseins. Je n'ai rien à objecter si vous désirez lui parler, mais j'empêcherai, au besoin par la force, que vous vous mettiez en rapport avec les autres. Retournez à Cîteaux ou dans n'importe laquelle de nos maisons, prenez conscience de votre profonde aberration, c'est le salut de votre âme que vous mettez en jeu si vous persévérez dans cette voie.

Dom Bernard ne reprit conscience qu'en levant les yeux sur l'abbé de Rosmadec, et en apercevant son visage contrastant si singulièrement avec la douce intonation de ses paroles lointaines. Il était si difficile d'en comprendre le sens; et ce visage, le visage de son frère, flamboyait presque sous la pluie. La silhouette noire sur le tronc d'arbre aurait voulu tendre la main et se lever avec l'aide de ceux qui étaient là debout, devant elle, mais quelque chose la retenait de faire ce geste, mieux valait rester assis. Il ne pouvait détacher son regard de ce visage, et pourtant c'était l'autre religieux qui parlait maintenant, l'abbé de Moûtiers qu'il connaissait à peine.

Tout d'abord, nous aimerions savoir qui vous a permis de revenir ici; et quand vous avez quitté Cîteaux. La voix de l'abbé de Moûtiers vient d'aussi loin, et semble encore plus douce que celle

de l'autre. Vous ne voulez pas répondre, ou bien n'avez-vous pas compris ma question ?

Lui aussi se tait à présent. Dom Bernard ne se rend pas compte du temps que dure ce silence; on n'entend que le bruissement de la pluie et le glouglou de l'eau contournant le tronc de l'arbre, il a l'impression que ces deux êtres attendent qu'il se mette à parler. Mais qu'a donc demandé l'abbé de Moûtiers ?

- Je suis parti sans permission, en sortant par la fenêtre, et...

Lui aussi parle en sourdine, mais il ne peut terminer sa phrase, car l'abbé de Rosmadec l'interrompt

- C'est-à-dire que vous vous êtes enfui. Et vous nous racontez cela tout tranquillement, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde. Ou peut-être êtes-vous égaré dans le labyrinthe de vos idées fixes, au point de ne plus mesurer la portée de vos actes. L'abbé de Meylan, descendre par la fenêtre en pleine nuit... Vous êtes devenu fou.

Sa voix à présent est plus forte. Dom Bernard essaye de se relever, mais son soulier glisse sur le sol argileux et il tombe de tout son long. L'eau mouille ses vêtements, mais il est insensible à tout. Il se relève avec peine, essuie son visage boueux puis répond, presque calme

- Non, je ne suis pas devenu fou. Saint Jean de la Croix avait été, lui aussi, enfermé par ses frères, et s'il n'a pas eu honte de s'enfuir par la fenêtre, je ne dois pas avoir honte non plus. Si la porte avait été ouverte, c'est par là que je serais sorti pour retourner à Meylan parmi les miens.

L'abbé de Rosmadec toise Dom Bernard qui, plein de boue, essuie maintenant ses mains meurtries.

- C'est faire preuve d'un orgueil insensée que d'évoquer Saint Jean de la Croix, au sujet de votre fuite. Et si vous désirez retourner vers vos religieux, pourquoi rester ainsi des heures entières sur ce tronc d'arbre ? Peut-être vous êtes-vous tout de même avisé à la dernière minute que votre présence à Meylan est indésirable ?

Son visage est toujours aussi ardent, mais sa voix laisse percer à côté de la colère et de la curiosité, une espèce de compassion

pour cet homme debout en face de lui, couvert de boue et mouillé jusqu'aux os.

- Vous oubliez que vous parlez à l'abbé de Meylan, réplique Dom Bernard, d'un ton si ferme que l'autre qui a fait semblant jusqu'à présent de ne pas s'apercevoir de son aspect misérable, le regarde avec étonnement.

Cependant Dom Bernard continue tranquillement :

- J'ai déjà été au monastère, mais en apercevant le scellé sur la porte de mon bureau, je suis sorti sans essayer de parler à qui que ce soit,

- Et maintenant, que comptez-vous faire ?

- Je vais rentrer, je réunirai mes religieux pour prendre congé d'eux. Ensuite, je remettrai tout au prieur, sauf les papiers et les livres appartenant à Coray, puis je descendrai à Rumilly. C'est là que j'attendrai la réponse de Rome.

L'abbé de Rosmadec répond sans hésitation :

- En vertu du pouvoir que m'a donné Cîteaux, je vous défends de revoir vos religieux. Faites vos adieux par la pensée, priez Dieu de ramener le calme dans leurs âmes bouleversées, comme ils prieront pour vous. Vous n'entrerez pas non plus dans le bureau sous scellés, par conséquent vous n'en emporterez rien. Nous ne pouvons vous empêcher d'attendre à Rumilly le sort de votre appel.

Quoi, il ne peut même pas dire adieu à ses moines, avec la plupart desquels il vient de vivre dix ans dans ce monastère ? Craint-on qu'il les bouleverse par quelques paroles ou par son seul regard ? Et il ne pourra pas, non plus, emporter le dossier de Coray ? Le psautier que le frère Jean-Baptiste a exécuté d'avance, en suivant les instructions de Règle, pour que dès leur arrivée là-bas ils puissent chanter l'office suivant le mode prescrit ? Il s'est donc tellement effondré dans la lutte qu'il ne puisse tenir tête à cette interdiction injuste et cruelle ? Si, passant outre, il franchit le seuil du monastère, ce ne sera pas lui qui usera de violence, mais ceux qui l'empêcheront de faire ses adieux à ses religieux et d'emporter ce qui lui appartient.

- Somme toute, qu'espérez-vous de votre appel ? demanda l'abbé de Moûtiers, après un silence. Si Rome n'accepte pas la décision du Chapitre de Cîteaux et décrète que vous restez abbé de Meylan, comment et à quel titre pensez-vous aller à Coray ? Vous ne pourrez y aller comme abbé cistercien, puisque l'Ordre s'oppose à vos desseins. Vous devrez donc demander votre sécularisation, ou, au moins, votre exclaustation, autant dire abandonner d'abord votre dignité d'abbé pour aller à Coray. Par conséquent, en aucun cas, vous ne demeurerez abbé de Meylan. Si, par écrit, de votre propre gré, vous vous démettez de vos charges abbatiales et sollicitez en même temps votre départ de l'Ordre, nous vous permettrons d'emporter tout ce qui vous appartient, je veux dire tout ce qui est la propriété de Coray.

Qu'il était donc glacial et lucide cet abbé de Moûtiers ! Et pourtant, chacun de ses mots semblait vous arracher un lambeau de votre âme. En réfléchissant bien, Dom Bernard devait s'avouer que son interlocuteur avait raison ; mais il repoussait néanmoins en son for intérieur, farouchement, la proposition de. Dom Hugues, lui qui, d'ordinaire, jugeait avec un admirable calme les situations les plus difficiles. C'est pourquoi il fut tout surpris de s'entendre répondre lentement, posément :

- Que votre volonté soit faite. Le bon Dieu sait combien il m'est difficile de me séparer de mes enfants sans adieu. Mais peut-être est-il préférable aussi qu'ils ne voient pas leur abbé dans cet état.

Il regardait ses vêtements, et la façon dont il essayait de faire disparaître avec son mouchoir sale une tache énorme sur sa manche, rappelait celle d'un petit garçon intimidé qui aurait peur de rentrer chez lui avec un vêtement mouillé et boueux. Puis il continua :

- Quant à l'abandon spontané de ma dignité, j'y suis également disposé. Si je tenais jusqu'ici à mon droit, ce n'était pas par ambition ni par amour-propre, mais parce que je me devais de ne pas abandonner mes religieux. Entre temps le Chapitre a pris soin d'eux, et si maintenant, n'ayant cure de vos protestations, je retournais parmi eux pour leur rendre compte moi aussi de ce qui

s'est passé à Cîteaux, je troublerais bien davantage leur sérénité. Mieux vaut donc renoncer spontanément, comme vous le dites, mes droits d'abbé, et quitter Meylan.

Le visage des deux délégués de Cîteaux refléta ostensiblement leur surprise devant un succès aussi imprévu, et dans leur embarras ils ne surent que répondre. Mais l'abbé de Rosmadec se ressaisit vite.

- Je vais rentrer au monastère. Dans un quart d'heure venez me rejoindre dans le bureau abbatial. -D'ici là *j'aurai* tout arrangé avec le prier, dit-il, et il se dirigea vers l'abbaye. Les deux autres restèrent seuls. Dom Bernard se rassit sur le tronc d'arbre, et comme si l'abbé de Moûtiers, lui aussi, fut parti, mettant la tête entre ses mains, il se - replongea dans ses réflexions. Et Dom Hugues qui, dans sa coule blanche ruisselant d'eau était comme l'ange gardien de l'ombre noire, leva les yeux vers le ciel désolé d'où la pluie ne cessait de tomber à verse, et se mit à prier. Puis, lorsque Dom Bernard se leva et s'en alla vers le monastère, pataugeant jusqu'aux chevilles dans la boue, il le suivit silencieusement.

En ce -début d'après-midi, la maison était si déserte qu'on eût dit que ses habitants l'eussent fuie. Le prier les attendait dans le bureau, en compagnie de l'abbé de Rosmadec. Dom Bernard lui donna l'accolade, effleurant ce visage avec le sien, mouillé, mais ne dit rien jusqu'à ce que l'abbé de Rosmadec l'eût invité à ouvrir les tiroirs de son secrétaire et à remettre les dossiers de Meylan et l'argent au Père Edmond. L'abbé de Meylan rougit en constatant qu'on n'avait pas touché à ses affaires : il retrouvait tout en ordre.

La remise accomplie, sur un signe de l'abbé de Rosmadec, le Père Edmond se retira. Les regards des deux moines de Meylan se croisèrent une seconde, et ce regard muet, furtif, exprimait tout ce qu'il eût été impossible de dire avec des mots. Deux compagnons, après une lutte commune de douze ans, se séparaient, deux âmes se disaient adieu. Et quand la porte se referma, l'abbé de Meylan sut qu'ils venaient de se voir pour la dernière fois en ce monde.

Il rédigea sa lettre de démission, et sa demande de sécularisation. Puis il mit dans une valise usagée toutes ses affaires

le titre de propriété de Coray et un psautier grand comme un rituel. Les deux délégués de Cîteaux quittèrent alors la pièce pour qu'il pût changer de vêtements. Quelques instants après, il sortit, sa valise à la main, et, entre les deux abbés, s'engagea une dernière fois dans le corridor. Il s'était autrefois bien souvent hâté vers cette porte, au tintement de la clochette : il espérait toujours que c'était un nouvel arrivant, mais toujours il avait été déçu, jusqu'à ce que se fût présenté un jeune ingénieur, cet après-midi d'automne...

Quelque chose de curieux se produisit alors. Tandis que Dom Bernard avançait entre les deux abbés vers la sortie, une sensation inconnue s'empara de lui; ou plutôt, le pressentiment d'un événement très proche lui donna soudain une impression où se mêlaient la joie, la résignation, la sécurité et un espoir immense. Les incidents des jours récents s'effaçaient de sa mémoire, ne pensait à rien, et cependant était heureux comme s'il venait de recevoir une grâce ineffable. Une agréable sensation de chaleur le pénétra dans le couloir humide, on eût dit que la bouche d'un four s'était ouverte tout près de là, et sa fatigue même avait disparu. Tout était si léger, si pur, si angélique autour de lui. Lorsqu'ils furent arrivés à la dernière fenêtre -du couloir, quelque chose le força à lever les yeux vers le premier étage. Dans l'embrasure de la bibliothèque, il aperçut une silhouette blanche, le Père Anselme. Et Dom Bernard sentit que cette chaleur qui imprégnait tout son être émanait de là-haut. Leurs regards ne se croisèrent même pas, ce ne fut qu'un éclair, cependant il était sûr que la forme immobile près de la fenêtre connaissait tout, les événements de Cîteaux comme ceux qui s'étaient déroulés dans le bureau, et qu'il ne serait pas seul longtemps Coray.

La voiture qu'il avait hier au soir aperçue de sa cellule, stationnait déjà devant le monastère. Dom Bernard s'inclina devant ses gardiens, puis, sans mot dire, s'installa sur le siège du fond. L'auto démarra lentement, dérapant sur la route boueuse. Parvenu la hauteur du tronc d'arbre, où s'était déroulé le dernier acte de cette étrange histoire, l'abbé de Meylan se retourna pour prendre à jamais congé du monastère.